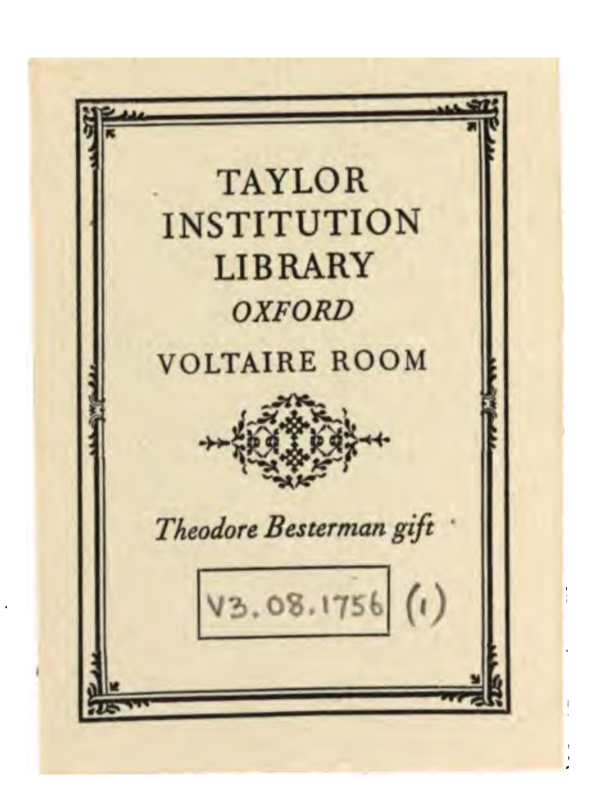
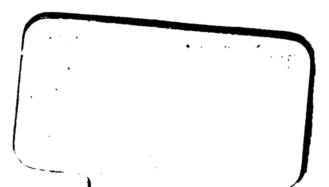




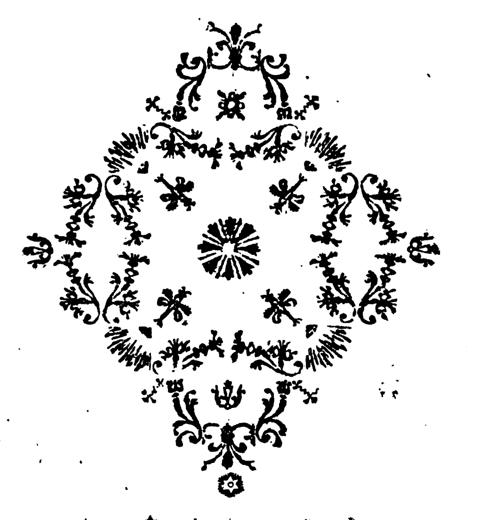
L'ORPHELIN
DE
LA CHINE,

TRAGÉDIE.

Par Mr. AROUET DE VOLTAIRE.

Représentée pour la première fois à Paris, le 20. Août 1755.

Revue, corrigée & augmentée par l'Auteur.



A LA HAYE,

Chez *JEAN NEAULME.*

M. DCC. LVI.



A MONSEIGNEUR
LE MARÉCHAL
DUC DE RICHELIEU,
PAIR DE FRANCE,

Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, Commandant en Languedoc, l'un des Quarante de l'Académie.

JE voudrois, MONSEIGNEUR, vous présenter de beau marbre comme les Génois, & je n'ai que des figures Chinoises à vous offrir. Ce petit ouvrage ne paraît pas fait pour vous. Il n'y a aucun Héros dans cette pièce qui ait réuni tous les suffrages par les agrémens de son esprit, ni qui ait imaginé de renverser une colomne Anglaise avec quatre canons. Je sens mieux que personne le peu que je vous offre; mais tout se pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être, qu'au pied des Alpes, & vis-à-vis des neiges éternelles où je me suis retiré, & où je devais n'être que Philosophe, j'ai succombé à la vanité d'imprimer que ce qu'il y a eu de plus brillant sur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié; cependant je n'ai consulté que mon cœur; il me conduit seul; il a toujours inspiré mes actions, & mes paroles; il se trompe quelquefois, vous le sçavez; mais ce n'est pas après des épreuves si longues. Permettez donc que si cette faible Tragédie peut durer quelque tems après moi, on sache que l'Auteur ne vous a pas été indifférent; permettez qu'on apprenne, que si votre Oncle fonda les beaux Arts en France, vous les avez soutenus dans leur décadence.

L'idée de cette Tragédie me vint, il y a quelque

tems, à la lecture de *l'Orphelim de Tchao*, Tragédie Chinoise traduite par le Pere *Brémare*, qu'on trouve dans le recueil que le Pere *Du Halde* a donné au public. Cette Pièce Chinoise fut composée au quatorzième siécle, sous la Dynastie même de *Gengis-Kan*. C'est une nouvelle preuve que les vainqueurs Tartares ne changérent point les mœurs de la Nation vaincue; ils protegérent tous les Arts établis à la Chine; ils adoptèrent toutes ses Loix.

Voila un grand exemple de la supériorité naturelle que donnent la raison & le génie sur la force aveugle & barbare : & les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car lorsqu'ils ont conquis encore ce grand Empire au commencement du siécle passé, ils se sont soumis une seconde fois à la sagesse des vaincus : & ses deux peuples n'ont formé qu'une Nation, gouvernée par les plus anciennes Loix du monde : événement frappant qui a été le premier but de mon ouvrage.

La Tragédie Chinoise qui porte le nom de *l'Orphelin*, est tirée d'un recueil immense des pièces de Théatre de cette Nation. Elle cultivait depuis plus de trois mille ans cet Art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivans des actions des hommes, & d'établir de ces écoles de morale, où l'on enseigne la vertu en action & en dialogues. Le Poeme Dramatique ne fut donc long-tems en honneur, que dans ce vaste pays de la Chine, séparé & ignoré du reste du monde, & dans la seule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cent années. Si vous le cherchez chez les Perses, chez les Indiens qui passent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas; il n'y est jamais parvenu. L'Asie se contentoit des fables de *Pilpay* & de *Lokman*, qui renferment toute la morale, & qui instruisent en allégories toutes les Nations & tous les siécles.

Il semble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eût qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire sur la scène, pour former l'Art dramatique : cependant ces Peuples ingénieux ne s'en avisérent jamais. On doit inférer de là, que

les Chinois, les Grecs & les Romains, sont les seuls peuples anciens, qui ayant connu le véritable esprit de la société. Rien, en effet, ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler, pour leur faire gouter ensemble les plaisirs purs de l'esprit. Aussi nous voyons qu'à peine *Pierre le Grand* eut policé la Russie, & bâti Petersbourg que les Théatres s'y sont établis. Plus l'Allemagne s'est perfectionnée, & plus nous l'avons vue adopter nos spectacles. Le peu de pays où il n'étoient pas reçus dans le siécle passé n'étoient pas mis au rang des pays civilisés.

L'Orphelin de Tchao est un monument précieux, qui sert plus à faire connoitre l'esprit de la Chine que toutes les rélations qu'on a faites, & qu'on sera jamais de ce vaste Empire. Il est vrai que cette piéce est toute barbare, en comparaison des bons ouvrages de nos jours; mais aussi c'est un Chef-d'œuvre, si on le compare à nos piéces du quatorziéme siécle. Certainement nos *Troubadour*, notre *Bazoche*, la société des *Enfans sans souci* & de la *Mere-sotte*, n'approchoient pas de l'Auteur Chinoi. Il faut encore remarquer; que cette piéce est écrite par la langue des Mandarins, qui n'a point changé, & qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parloit du tems de *Louis XII.* & de *Charles VIII.*

On ne peut comparer *l'Orphelin de Tchao* qu'aux Tragédies Anglaises & Espagnoles du dix-septieme siécle, qui ne laissent pas encor de plaire au-delà des Pirenées & de la Mer. L'action de la piéce Chinoise dure vint-cinq ans, comme dans les farces monstrueuses de *Shakespéar* & de *Lope, de Véga*, qu'on a nommé Tragédies; c'est un entassement d'événemens incroyables. L'ennemi de la Maison de *Tchao* veut d'abord en faire périr le Chef, en lâchant sur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'instinct de découvrir les criminels, comme *Jacques Aimar* parmi nous devinoit les voleurs par sa baguette. Ensuite il suppose un ordre de l'Empereur, & envoye à son ennemi *Tchao* une corde, du poison, & un poignard; *Tchao* chante, selon l'usage, & se coupe la gorge, en vertu de l'obéissance que tout homme sur

la Terre doit de droit divin à un Empereur de la Chine. Le persécuteur fait mourir trois cens personnes de la Maison de *Tchao*. La Princesse veuve accouche de l'Orphelin On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la Maison, & qui veut encor faire périr au berceau le seul qui reste. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfans, afin que l'Orphelin soit enveloppé dans la destruction générale.

On croit lire les mille & une nuit en action & en scènes: mais malgré l'incroyable, il y règne de l'intérêt; & malgré la foule des événemens, tout est de la clarté la plus lumineuse: ce sont là deux grands mérites en tout tems & chez toutes les Nations; & ce mérite manque à beaucoup de nos piéces modernes. Il est vrai que la piéce Chinoise n'a pas d'autres beautés: unité de tems & d'action, dévelopement de sentiments, peinture de mœurs, éloquence, raison, passion, tout lui manque; & cependant, comme je l'ai déja dit, l'ouvrage est supérieur à tout ce que nous faisions alors.

Comment les Chinois, qui au quatorziéme siécle, & si long-tems auparavant, savoient faire de meilleurs Poemes dramatiques que tous les Européans * sont-ils restés toujours dans l'enfance grossière de l'art, tandis qu'à force de soins & de tems notre Nation est parvenue à produire environ une douzaine de piéces, qui, si elles ne sont pas parfaites, sont pourtant fort au dessus de tout ce que le reste de la Terre a jamais produit en ce genre. Les Chinois, comme les autres Asiatiques, sont demeurés aux premiers élémens de la Poesie, de l'Eloquence de la Physique, de l'Astronomie, de la Peinture, connus par eux si long-tems avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plutôt que les autres Peuples, pour ne faire ensuite aucun progrès. Ils ont ressemblé aux anciens Egyptiens, qui, ayant d'abord enseigné les Grecs, finirent par n'être pas capable d'être leurs disciples.

* Le Pere *du Halde*, tous les Auteurs des lettres édifiantes, tous les voyageurs, ont toûjours écrit *Européans*, & ce n'est que depuis quelques années qu'on s'est avisé d'imprimer *Européens*.

Ces Chinois chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces Peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permiſſion de leur apporter l'argent de l'Europe, & de venir les inſtruire, ne ſavent pas encore à quel point nous leur ſommes ſupérieurs ; ils ne ſont pas aſſez avancés, pour oſer ſeulement vouloir nous imiter. Nous avons puiſé dans leur Hiſtoire des ſujets de Tragédie, & ils ignorent ſi nous avons une Hiſtoire.

Le célèbre Abbé *Métaſtaſio* a pris pour ſujet d'un de ſes Poëmes dramatiques le même ſujet à peu près que moi, c'eſt-à-dire, un Orphelin échapé au carnage de ſa Maiſon, & il a puiſé cette avanture dans une Dynaſtie qui régnoit neuf cent ans avant notre Ere.

La Tragédie Chinoiſe de *l'Orphelin de Tchao* eſt tout un autre ſujet. J'en ai choiſi un tout différent encore des deux autres, & qui ne leur reſſemble que par le nom. Je me ſuis arrêté à la grande époque de *Gengis-Kan*, & j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares & des Chinois. Les avantures les plus intéreſſantes ne ſont rien, quand elles ne peigne pas les mœurs ; & cette peinture, qui eſt un des grands ſecrets de l'Art, n'eſt encore qu'un amuſement frivole quand elle n'inſpire pas la vertu.

J'oſe dire, que depuis la *Henriade* juſqu'à *Zaïre* & juſqu'à cette Chinoiſe, bonne, ou mauvaiſe, tel a été toujours le principe qui m'a inſpiré, & que dans l'hiſtoire du ſiécle de *Louis XIV*, j'ai célébré mon Roi & ma pâtrie ſans flatter ni l'un ni l'autre. C'eſt dans un tel travail que j'ai conſumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un Auteur Chinois, traduit en Eſpagnol par le célébre *Navarette*.

„ Si tu compoſes quelque ouvrage, ne le montre „ qu'à tes amis; crains le public, & tes confreres; car „ on t'imputera ce que tu n'auras pas fait. La calom-„ nie, qui a cent trompettes, les fera ſonner pour te „ perdre, tandis que la vérité qui eſt muette reſtera au-„ près de toi. Le célébre *Ming* fut accuſé d'avoir mal „ penſé du *Tien* & du *Li*, & de l'Empereur *Vang*. On „ trouva le viellard moribond qui achevoit le panégy-„ rique de *Vang*, & un hymne au *Tien* & au *Li &c.*

ACTEURS.

GENGIS-KAN, Empereur Tartare.

OCTAR, OSMAN, } Guerriers Tartares.

ZAMTI. Mandarin Lettré.

IDAMÉ, femme de Zamti.

ASSÉLI, attachée à Idamé.

AZIR, attaché à Zamti.

La Scéne est dans un Palais des Mandarins qui tient au Palais Impérial, dans la Ville de Cambalu, aujourd'hui Pé-kin.

Genghiz khan or Genghizcan, his proper name was Temmugin he accepted the title of Zingis, or Great Khan, from [illegible] who was considered as a [illegible]

Catherine Anne Wilson



L'ORPHELIN DE LA CHINE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÉRE.

IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Se peut-il qu'en ce tems de désolation,
En ce jour de carnage & de destruction,
Quand ce palais sanglant ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'Univers sous ces Peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs?

ASSÉLI.

Eh, qui n'éprouve, hélas, dans la perte commune,
Les tristes sentimens de sa propre infortune?

Qui de nous vers le Ciel n'élève pas ses cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un pere, ou d'un fils?
Dans cette vaste enceinte, au Tartare inconnue,
Où le Roi dérobait à la publique vue
Ce peuple désarmé de paisibles mortels,
Interprêtes des Loix, Ministres des Autels,
Vieillards, femmes, enfans, troupeau faible & timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,
Nous ignorons encor à quelle attrocité
Le vainqueur insolent porte sa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre & les tempêtes.
Le dernier coup approche, & vient frapper nos têtes.

IDAMÉ.

O fortune! ô pouvoir au-dessus de l'humain!
Chére & triste Asséli, sais-tu quelle est la main
Qui du Catai sanglant presse le vaste Empire,
Et qui s'appésantit sur tout ce qui respire?

ASSÉLI.

On nomme ce Tyran du nom de Roi des Rois.
C'est ce fier Gengis-kam, dont les affreux exploits
Font un vaste tombeau de la superbe Asie.
Octar son Lieutenant, déja, dans sa furie,
Porte au Palais, dit-on, le fer & les flambeaux.
Le Catai passe enfin sous des Maîtres nouveaux.
Cette ville autrefois Souveraine du monde,
Nage de tous côtés dans le sang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix en sanglots superflus,
Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

IDAMÉ.

Sais-tu que ce Tyran de la Terre interdite,
Sous qui de cet Etat la fin se précipite,
Ce destructeur des Rois, de leur sang abreuvé,
Est un Scythe, un soldat, dans la poudre élevé,
Un gerrier vagabond de ces déserts sauvages,
Climats qu'un Ciel épais ne couvre que d'orages?
C'est lui sur qui les siens briguant l'autorité,
Tantôt fort & puissant, tantôt persécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cette auguste ville,
Aux portes du Palais demander un azile.
Son nom est Témugin; c'est t'en apprendre assez.

ASSÉLI.

Quoi ! c'eſt lui dont les vœux vous furent adreſſés !
Quoi ! ce fugitif, dont l'amour & l'hommage
A vos parens ſurpris parurent un outrage !
Lui qui traine après lui tant de Rois ſes ſuivans,
Dont le nom ſeul impoſe au reſte des vivans !

IDAMÉ.

C'eſt lui-même, Aſſéli : ſon ſuperbe courage,
Sa future grandeur brillait ſur ſon viſage.
Tout ſemblait, je l'avoue, eſclave auprès de lui ;
Et lorſque de la Cour il mendiait l'appui,
Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en Maitre.
Il m'aimait ; & mon cœur s'en aplaudit peut-être ;
Peut-être qu'en ſecret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur ſauvage,
D'inſtruire à nos vertus ſon féroce courage,
Et de le rendre enfin, graces à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
Il eût ſervi l'Etat, qu'il détruit par la guerre :
Un refus a produit les malheurs de la Terre.
De nos Peuples jaloux tu connais la fierté,
De nos Arts, de nos Loix l'auguſte antiquité,
Une Religion de tout tems épurée,
De cent ſiécles de gloire une ſuite avérée,
Tout nous interdiſait dans nos préventions,
Une indigne alliance avec les Nations.
Enfin un autre hymen, un plus ſaint nœud m'engage ;
Le vertueux Zamti mérita mon ſuffrage.
Qui l'eût cru, dans ces tems de paix & de bonheur,
Qu'un Scythe mépriſé ſerait notre vainqueur ?
Voilà ce qui m'allarme & qui me déſeſpère ;
J'ai réfuſé ſa main ; je ſuis épouſe & mère :
Il ne pardonne pas ; il ſe vit outrager,
Et l'Univers ſait trop s'il aime à ſe venger.
Etrange deſtinée, & revers incroyable !
Eſt-il poſſible, ô Dieu, que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scythe expire ſans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on mène au trépas ?

ASSÉLI.

Les Coréens, dit-on, rassembloient une armée;
Mais nous ne savons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des destructeurs.

IDAMÉ.

Que cette incertitude augmente mes douleurs!
J'ignore à quel excès parviennent nos miséres;
Si l'Empereur encore au Palais de ses Péres
A trouvé quelque azile, ou quelque défenseur;
Si la Reine est tombée aux mains de l'oppresseur;
Si l'un & l'autre touche à son heure fatale.
Hélas! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux enfant à nos soins confié,
Excite encor ma crainte, ainsi que ma pitié.
Mon époux au Palais porte un pié téméraire.
Un ombre de respect pour son saint Ministère
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui remplissent de sang la Terre intimidée,
Ont d'un Dieu cependant conservé quelque idée;
Tant la Nature même en toute nation
Grava l'Etre suprême, & la Religion.
Mais je me flatte en vain qu'aucun respect les touche;
La crainte est dans mon cœur, & l'espoir dans ma bouche.
Je me meurs...

SCENE II.

IDAMÉ, ZAMTI, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Est-ce vous, époux infortuné?
Notre sort sans retour est-il déterminé?
Hélas, qu'avez-vous vu?

ZAMTI.

Ce que je tremble à dire.
Le malheur est au comble; il n'est plus, cet Empire.

Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu;
De quoi nous a servi d'adorer la vertu?
Nous étions vainement, dans une paix profonde;
Et les Législateurs & l'exemple du monde.
Vainement par nos Loix l'Univers fut instruit;
La sagesse n'est rien, la force a tout détruit.
J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de sang se frayant une entrée,
Sur les corps entassés de nos fréres mourans,
Portant par-tout le glaive, & les feux dévorans,
Ils pénètrent en foule à la demeure auguste,
Où de tous les humains le plus grand, le plus juste,
D'un front majestueux attendait le trépas.
La Reine évanouie était entre ses bras,
De leurs nombreux enfans ceux en qui le courage
Commençait vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvaient mourir les armes à la main,
Etaient déja tombés sous le fer in humain,
Il restait prés de lui ceux dont la tendre enfance.
N'avait que la faiblesse & des pleurs pour défense.
On les voyait encor autour de lui pressés,
Tremblans à ses genoux qu'il tenoient embrassés.
J'entre par des détours inconnus au vulgaire;
J'approche en frémissant de ce malheureux pére;
Je vois ces vils humains, ces monstres des deserts,
A notre auguste Maître osant donner des fers,
Trainer dans son Palais d'une main sanguinaire,
Le pere, les enfans, & leur mourante mere.
Le pillage & le meurtre environnaient ces lieux.
Ce Prince infortuné tourne vers moi les yeux;
Il m'appelle, il me dit, dans la langue sacrée,
Du Conquérant Tartare, & du peuple ignorée;
Conserve au moins le jour au dernier de mes fils.
Jugez si mes sermens & mon cœur l'ont promis;
Jugez de mon devoir qu'elle est la voix pressante.
J'ai senti ranimer ma force languissante;
J'ai révolé vers vous. Les ravisseurs sanglans
Ont laissé le passage à mes pas chancelans;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joye,
Au pillage acharnés, occupés de leur proye,

Leur superbe mépris ait détourné les yeux ;
Soit que cet ornement d'un Ministre des Cieux ,
Ce simbole sacré du grand Dieu que j'adore ,
A la férocité puisse imposer encore ;
Soit qu'enfin ce grand Dieu , dans ses profonds desseins ;
Pour sauver cet enfant , qu'il a mis dans mes mains ,
Sur leurs yeux vigilans répandant un nuage ,
Ait égaré leur vue , ou suspendu leur rage.

IDAMÉ.

Seigneur , il seroit tems encor de le sauver ;
Qu'il parte avec mon fils ; je les peux enlever.
Ne désespérons point , & préparons leur fuite.
De notre promt départ qu'Azir ait la conduite ;
Allons vers la Corée , au rivage des mers ,
Aux lieux où l'Océan ceint ce triste Univers ;
La terre a des déserts & des antres sauvages ,
Portons-y ces enfans , tandis que les ravages
N'inondent point encor ces aziles sacrés ,
Eloignés des vainqueurs , & peut-être ignorés.
Allons , le tems est cher , & la plainte inutile.

ZAMTI.

Hélas ! le fils des Rois n'a pas même un azile !
J'attens les Coréens ; ils viendront , mais trop tard ;
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saisissons , s'il se peut , le moment favorable
De mettre en sureté ce gage inviolable.

SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, AZIR.

ZAMTI.

Azir , où courez-vous , interdit , consterné ?

IDAMÉ.

Fuyons de ce séjour au Scythe abandonné.

ÉTAN.

Vous êtes observés , la fuite est impossible.
Autour de notre enceinte une garde terrible ,

Aux Peuples conſternés offre de toutes parts
Un rempart hériſſé de piques & de dards.
Les vainqueurs ont parlé. L'eſclavage en ſilence
Obéit à leurs voix dans cette ville immenſe.
Chacun reſte immobile & de crainte & d'horreur,
Depuis que ſous le glaive eſt tombé l'Empereur.

ZAMTI.

Il ne donc plus ?

IDAMÉ.

O Cieux !

AZIR.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image ?
Son épouſe, ſes fils ſanglans & déchirés...
O famille des Dieux ſur la Terre adorés !
Que vous dirai-je, hélas ? Leurs têtes expoſées
Du vainqueur inſolent excitent les riſées :
Tandis que leurs ſujets tremblans de murmurer
Baiſſent des yeux mourans qui craignent de pleurer ;
De nos honteux ſoldats les alfanges errantes
A genoux ont jetté leurs armes impuiſſantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs aſſervis,
Laſſés de leur victoire & de ſang aſſouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont au lieu de la mort annoncé l'eſclavage,
Mais d'un plus grand déſaſtre on nous menace encor :
On prétend que ce Roi des fiers enfans du Nord,
Gengis-Kan, que le Ciel envoya pour détruire,
Dont les ſeuls Lieutenans oppriment cet Empire,
Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient toujours implacable, & toujours indigné,
Conſommer ſa colère, & venger ſon injure.
Sa Nation farouche eſt d'un autre nature
Que les triſtes humains qu'enferment nos remparts.
Ils habitent des champs, des tentes & des chars ;
Ils ſe croiroient gênés dans cette ville immenſe.
De nos Arts, de nos Loix la beauté les offenſe.
Ces brigands vont changer en d'éternels deſerts
Les murs que ſi long-tems admira l'Univers.

IDAMÉ.

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.
Dans mon obscurité j'avois quelque espérance ;
Je n'en ai plus. Les Cieux, à nous nuire attachés ;
Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur Maître !

ZAMTI.

Les notres sont tombés ; le juste Ciel, peut-être,
Voudra pour l'Orphelin signaler son pouvoir.
Veillons sur lui, voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare ?

IDAMÉ

O Ciel ! prens ma défense.

SCENE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR, GARDES.

OCTAR.

ESclaves ; écoutez, que votre obéissance
Soit l'unique réponse aux ordres de ma voix.
Il reste encore un fils du dernier de vos Roix ;
C'est vous qui l'élevez : votre soin téméraire
Nourrit un ennemi, dont il faut se défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De mettre sans tarder cet enfant dans mes mains.
Je vais l'attendre : allez, qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le sang & le carnage
Vous encore en ces lieux signaler son courroux,
Et la destruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit ; vous, avant qu'il finisse,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéisse.

SCENE V.

SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, AZIR.

IDAMÉ.

OU sommes-nous réduit? ô monstres! ô terreurs!
Chaque instant fait éclore une nouvelle horreur;
Et produit des forfaits dont l'ame intimidée
Jusqu'à ce jour de sang n'avoit point eu d'idée.
Vous ne répondez rien? vos soupirs élancés
Au Ciel qui nous accable, en vain sont adressés.
Enfant de tant de Rois, faut-il qu'on sacrifie
Aux ordres d'un soldat ton innocente vie!

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conserver ses jours.

IDAMÉ.

De quoi lui serviront vos malheureux secours?
Qu'importent vos sermens vos stériles tendresses?
Etes-vous en état de tenir vos promesses?
N'espérons plus.

ZAMTI.

Ah! Ciel! Et quoi, vous voudriez
Voir du fils de mes Rois les jours sacrifiés?

IDAMÉ.

Non, je n'y puis penser sans des torrens de larmes;
Et si je n'étois mére & si dans mes allarmes,
Le Ciel me permettoit d'abréger un destin
Nécessaire à mon fils élevé dans mon sein,
Je vous dirais, mourrons; & lorsque tout succombe
Sous les pas de nos Rois, descendons dans la tombe.

ZAMTI.

Après l'attrocité de leur indigne sort,
Qui pourroit redouter & refuser la mort?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,
Le brave la défie, & marche au devant d'elle,
Le sage, qui l'attend, la reçoit sans regrets.

IDAMÉ.

Quels sont en me parlant vos sentimens secrets ?
Vous baissez vos regards, vos cheveux se hérissent,
Vous pâlissez, vos yeux des larmes se remplissent;
Mon cœur répond au vôtre, il sent tous vos tourmens!
Mais que résolvez-vous ?

ZAMTI.

De garder mes sermens.
Auprès de cet enfant, allez, daignez m'attendre.

IDAMÉ.

Mes priéres, mes cris pourront-ils le défendre ?

SCENE VI.

ZAMTI, AZIR.

AZIR.

SEigneur, votre pitié ne peut le conserver.
Ne songez qu'à l'Etat, que sa mort peut sauver;
Pour le salut du peuple il faut bien qu'il périsse.

ZAMTI.

Oui... je vois qu'il faut faire un triste sacrifice.
Ecoute : cet Empire est-il cher à tes yeux ?
Reconnois-tu ce Dieu de la Terre & des Cieux,
Ce Dieu que sans mélange annonçoient nos ancêtres,
Méconnu par le Bonze, insulté par nos Maîtres ?

AZIR.

Dans nos communs malheurs il est mon seul apui;
Je pleure la patrie, & n'espère qu'en lui.

ZAMTI.

Jure ici par son nom, par sa toute-puissance,
Que tu conserveras dans l'éternel silence
Le secret qu'en ton sein je dois ensevelir.
Jure moi que tes mains oseront accomplir
Ce que les intérêts, & les Loix de l'Empire,
Mon devoir & mon Dieu, vont par moi te prescrire.

AZIR.

Je le jure; & je veux, dans ces murs désolés,
Voir nos malheurs communs sur moi seul assemblés,

Si trahiſſant vos vœux, & démentant mon zéle,
Ou ma bouche, ou ma main, vous étoit infidéle.

ZAMTI.

Allons, il ne m'eſt plus permis de reculer.

AZIR.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas ! de tant de maux les atteintes cruelles
Laiſſent donc place encor à des larmes nouvelles !

ZAMTI.

On a porté l'arrêt, rien ne peut le changer !

AZIR.

On preſſe, & cet enfant qui vous eſt étranger...

ZAMTI.

Etranger ! Lui, mon Roi !

AZIR.

Notre Roi fut ſon pére;
Je le ſai, j'en frémis : parlez, que dois-je faire?

ZAMTI.

On compte ici mes pas; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obſcurité.
De ce dépôt ſacré tu ſais quel eſt l'azile
Tu n'es point obſervé; l'accès t'en eſt facile.
Cachons pour quelque tems cet enfant précieux
Dans le ſein des tombeaux bâtis par nos ayeux,
Nous remettrons bientôt au Chef de la Corée
Ce tendre réjetton d'une tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs.
Il peut ſauver mon Roi. Je prens ſur moi le reſte.

AZIR.

Et que deviendrez-vous ſans ce gage funeſte ?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité !

ZAMTI.

J'ai de quoi ſatisfaire à ſa férocité.

AZIR.

Vous, Seigneur ?

ZAMTI.

O nature ! ô devoir tyrannique ?

AZIR.

Eh bien !

ZAMTI.

Dans son berceau saisis mon fils unique.

AZIR.

Votre fils !

ZAMTI.

Songe au Roi que tu dois conserver.
Prens mon fils.... que son sang.... je ne puis achéver.

AZIR.

Ah ! que m'ordonnez-vous ?

ZAMTI.

Respecte ma tendresse,
Respecte mon malheur, & sourtout ma faiblesse.
N'oppose aucun obstacle à cet ordre sacré;
Et rempli ton devoir après l'avoir juré.

AZIR.

Vous m'avez arraché ce serment téméraire.
A quel devoir affreux me faut-il satisfaire ?
J'admire avec horreur ce dessein généreux ;
Mais si mon amitié....

ZAMTI.

C'en est trop, je le veux.
Je suis pére ; & ce cœur, qu'un tel arrêt déchire ;
S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.
J'ai fait taire le sang ; fait taire l'amitié.
Pars.

AZIR.

Il faut obéir.

ZAMTI.

Laisse-moi par pitié.

SCENE VII.

ZAMTI *seul.*

J'Ai fait taire le sang ! Ah trop malheureux pére !
J'entens trop cette voix si fatale, & si chére.
Ciel, impose silence aux cris de ma douleur.
Mon épouse, mon fils, me déchirent le cœur.

De ce cœur effrayé cache-moi la bleſſure.
L'homme eſt trop foible, hélas! pour dompter la nature.
Que peut-il par lui-même? Achéves, ſoutiens-moi;
Affermis la vertu prête à tomber ſans toi.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZAMTI *ſeul.*

AZIR auprès de moi tarde trop à ſe rendre.
Il faut que je lui parle, & je crains de l'entendre.
Je tremble malgré moi de ſon fatal retour.
O mon fils, mon cher Fils, as-tu perdu le jour?
Aura-t-on conſommé ce fatal ſacrifice?
Je n'ai pu de ma main te conduire au ſuplice;
Je n'en eus pas la force. En ai-je aſſez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funeſtes ſoins?
En ai-je encore aſſez pour cacher mes allarmes?

SCENE II.

ZAMTI, AZIR.

ZAMTI.

Viens, ami...Je t'entens.... je ſçais tout par tes larmes.

AZIR.

Votre malheureux fils....

ZAMTI.

Arrête; parle-moi
De l'eſpoir de l'Empire, & du fils de mon Roi:
Eſt-il en ſureté?

AZIR.

Les tombeaux de ses Péres
Cachent à nos Tyrans sa vie & ses miséres.
Il vous devra des jours pour souffrir commencés,
Présent fatal peut-être.

ZAMTI.

Il vit : c'en est assez.
O vous, à qui je rens ces services fidéles,
O mes Rois ! pardonnez mes larmes paternelles.

AZIR.

Osez-vous en ces lieux gémir en liberté ?

ZAMTI.

Où porter ma douleur, & ma calamité ?
Et comment désormais soutenir les approches,
Le désespoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mere en fureur ?
Encor si nous pouvions prolonger son erreur !

AZIR.

On a ravi son fils dans sa fatale absence :
A nos cruels vainqueurs on conduit son enfance ;
Et soudain j'ai volé pour donner mes secours
Au fatal Orphelin, dont on poursuit les jours.

ZAMTI.

Ah ! du moins, cher Azir, si tu pouvois lui dire,
Que nous avons livré l'héritier de l'Empire ;
Que j'ai caché mon fils, qu'il est en sureté.
Imposons quelque tems à sa crédulité.
Hélas ! la vérité si souvent est cruelle !
On l'aime ; & les humains sont malheureux par elle.
Allons.... Ciel ! elle même approche de ces lieux ;
La douleur & la mort sont peintes dans ses yeux.

SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

QU'ai-je vû ? Qu'a-t-on fait ? Barbare, est-il possible ?
L'avez-vous commandé, ce sacrifice horrible ?
Non, je ne puis le croire ; & le Ciel irrité

N'a pas dans votre sein mis tant de cruauté;
Non, vous ne serez point plus dur & plus barbare
Que la loi du vainqueur, & le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux!

ZAMTI.

Ah! pleurez avec moi;
Mais avec moi songez à sauver votre Roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils!

ZAMTI.

Telle est notre misère:
Vous êtes citoyenne avant que d'être mere.

IDAMÉ.

Quoi! sur toi la Nature a si peu de pouvoir!

ZAMTI.

Elle n'en a que trop; mais moins que mon devoir:
Et je dois plus au sang de mon malheurex Maître,
Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non, je ne connois point cette horrible vertu.
J'ai vû nos murs en cendre, & ce Trône abattu;
J'ai pleuré de nos Rois les disgraces affreuses;
Mais par quelle fureur encor plus douloureuses,
Veux-tu, de ton épouse avançant le trépas,
Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas?
Ces Rois ensevelis, disparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des Dieux dont tu craignes la foudre?
A ces Dieux impuissants, dans la tombe endormis,
As-tu fait le serment d'assassiner ton fils?
Hélas! grands, & petits, & sujets, & Monarques,
Distingués un moment par de frivoles marques,
Egaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel est chargé de sa propre douleur:
Sa peine lui suffit, & dans ce grand naufrage,
Rassembler nos débris, voilà notre partage.
Où serais-je, grand Dieu! si ma crédulité
Eût tombé dans le piége à mes pas présenté?
Auprès du fils des Rois si j'étois demeurée.
La victime aux bourreaux alloit être livrée;
Je cessais d'être mère; & le même couteau

Sur le corps de mon fils me plongeoit au tombeau.
Graces à mon amour, inquiéte, troublée,
A ce fatail berceau l'instinct m'a rapellée.
J'ai vû porter mon fils à nos cruels vainqueurs.
Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle.
J'en ai chargé soudain cette esclave fidelle,
Qui soutien de son lait ses misérables jours,
Ces jours qui périssoient sans moi, sans mon secours;
J'ai conservé le sang du fils & de la mere,
Et j'ose dire encor, de son malheureux pére.

ZAMTI.

Quoi! mon fils est vivant!

IDAMÉ.

Oui, rends graces au Ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur paternel.
Répens-toi.

ZAMTI.

Dieu des Cieux, pardonnez cette joie,
Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noïe.
O ma chére Idamé, ces momens seront courts.
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande.
Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande
Nos Tyrans soupçonneux seront bientot vengés;
Nos citoyens tremblans avec nous égorgés,
Vont payer de vos soins les efforts inutiles;
De soldats entourés, nous n'avons plus d'aziles.
Et mon fils qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
Il faut subir son sort.

IDAMÉ.

Ah! cher Epoux, demeure;
Ecoute-moi, du moins.

ZAMTI.

Hélas!.... il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

Qu'il meure! arrête, tremble, & crains mon désespoir;
Crains sa mere.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le votre ; abandonnez ma vie
Aux déteſtables mains d'un Conquérant impie.
C'eſt mon ſang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le ſang d'un époux trempez vos mais perfides;
Allez, ce jour n'eſt fait que pour des parricides.
Rendez vains mes ſermens ſacrifiez nos loix,
Immolez votre Epoux & le ſang de vos Rois,
Comblez-en les horreurs, trahiſſez à la fois

IDAMÉ.

De mes Rois! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre.
Je ne dois point mon ſong en tribut à leur cendre.
Va; le nom de ſujet n'eſt pas plus ſaint pour nous,
Que ces noms ſi ſacrés & de pére & d'époux.
La Nature & l'Hymen, voilà les loix premiéres,
Les devoirs, les liens des Nations entieres:
Ces Loix viennent des Dieux ; le reſte eſt des humains.
Ne me fait point haïr le ſang des Souverains ;
Oui, ſauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide:
Mais ne le ſauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achetent point ſes jours.
Loin de l'abandonner, je vole à ſon ſecours.
Je prens pitié de lui ; prens pitié de toi-même;
De ton fils innocent, de ſa mére qui t'aime.
Je ne menace plus : je tombe à tes genoux.
O pére infortuné, cher & cruel époux,
Pour qui j'ai mépriſé, tu t'en ſouviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le ſort a fait ton Maître;
Accorde-moi mon fils, accordez-moi ce ſang
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc:
Et ne réſiſte point au cri terrible & tendre
Qu'à tes ſens déſolés l'amour a fait entendre.

ZAMTI.

Ah! c'eſt trop abuſer du charme & du pouvoir
Dont la nature & vous combattent mon devoir.
Trop foible épouſe, hélas, ſi vous pouviez connoître!..

IDAMÉ.

Je ſuis foible, oui, pardonne ; une mére doit l'être.

Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir,
Quand il faudra te suivre, & qu'il faudra mourir.
Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
A la place du fils sacrifier la mére,
Je suis prête : Idamé ne se plaindra de rien :
Et mon cœur est encor aussi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.

SCENE IV.

ZAMTI, IDAME, OCTAR, Gardes.

OCTAR.

Quoi ! vous osez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre ?
Soldats, suivez leurs pas, & me répondez d'eux :
Saisissez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux.
Allez : votre Empereur à ces lieux va paroître.
Aportez la victime aux pieds de votre Maître.
Soldats, veillez sur eux.

ZAMTI.

Je suis prêt d'obéir.
Vous aurez cet enfant.

IDAMÉ.

Je ne le puis souffrir.
Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on fasse retirer cette femme hardie.
Voici votre Empereur ayez soin d'empêcher
Que tous ces vils captifs osent en aprocher.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, Troupes de Guerriers.

GENGIS.

ON a pouffé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive fe cache, & que la mort s'arrête.
Je veux que les vaincus refpirent déformais.
J'envoyai la terreur, & j'apporte la paix.
La mort du fils des Rois fuffit à ma vengeance;
Etouffons dans fon fang la fatale femence
Des complots éternels, & des rébellions,
Qu'un fantôme de Prince infpire aux Nations.
Sa famille eft éteinte, il vit; il doit la fuivre.
Je n'en veux qu'à des Rois, mes fujets doivent vivre.
Ceffez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des Arts confacrés par les tems,
Refpectez-les ils font le prix de mon courage.
Qu'on ceffe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces Archives de Loi, ce vafte amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eft utile;
Elle occupe ce peuple & le rend plus docile.
Octar, je vous deftine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le foleil renaît du fein des eaux.

A un de fes fuivans.

Vous dans l'Inde foumife, humble dans fa défaite,
Soyez de mes décrets le fidéle interprête;
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez : demeure Octar.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

EH bien ! pouvois-tu croire,
Que le ſort m'élevât à ce comble de gloire ?
Je foule aux pieds ce Trône : & je régne en ces lieux,
Où mon front avili n'oſa lever ſes yeux.
Voici donc ce palais, cette ſuperbe ville,
Où, caché dans la foule, & cherchant un azile,
J'eſſuyai les mépris, qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger.
On dédaignoit un Scythe ; & la honte & l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage.
Une femme ici même a refuſé la main,
Sous qui depuis cinq ans tremble le Genre humain.

OCTAR.

Quoi ! dans ce haut degré de gloire & de puiſſance,
Quand le monde à vos pieds ſe proſterne en ſilence,
D'un tel reſſouvenir vous ſeriez occupé ?

GENGIS.

Mon eſprit, je l'avoue en fut toujours frappé.
Des affronts attachés à mon humble fortune,
C'eſt le ſeul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de foibleſſe & d'erreur :
Je crus trouver ici le repos de mon cœur,
Il n'eſt point dans l'éclat dont le ſort m'environne ;
La gloire le promet, l'amour, dit-on, le donne.
J'en conſerve un dépit trop indigne de moi :
Mais au moins je voudrois qu'elle connû ſon Roi,
Que ſon œil entrevît, du ſein de la baſſeſſe,
De qui ſon imprudence outragea la tendreſſe ;
Qu'à l'aſpect des grandeurs qu'elle eût pû partager,
Son déſeſpoir ſecret ſervit à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, Seigneur, étoit accoutumée
Aux cris de la victoire & de la renommée,
Au bruit des murs fumans renversés sous vos pas;
Et non à ces discours que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainsi confondue,
Mon cœur s'est désormais défendu sans retour
Tous ces vils sentimens qu'ici l'on nomme amour;
Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée,
Fit une impression que j'avois ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos stériles champs,
Il n'est point de beauté qui subjugue nos sens.
De nos travaux grossiers les compagnes sauvages
Partageoint l'âpreté de nos mâles courages.
Un poison tout nouveau me surprit en ces lieux:
La tranquille Idamé le portrait dans ses yeux:
Ses paroles, ses traits respiroient l'art de plaire:
Je rends grace au refus qui nourrit ma colére;
Son mépris dissipa ce charme suborneur,
Ce charme inconcevable & souverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu; mon ame toute entiére
Se doit aux grands objets de ma vaste carrière.
J'ai subjugué le monde, & j'aurois soupiré!
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon ame offensée,
Je bannis sans regret cette lâche pensée.
Une femme sur moi n'aura point ce pouvoir;
Je la veux oublier: je ne veux point la voir.
Qu'elle pleure à loisir sa fierté trop rébelle;
S'en est fait défens que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des soins plus importans.

GENGIS.

Oui, je me souviens trop de tant d'égaremens.

SCENE VII.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

LA victime, Seigneur, alloit être égorgée ;
Une garde autour d'elle étoit déja rangée,
Mais un événement, que je n'attendois pas,
Demande un nouvel ordre, & suspend son trépas :
Une femme éperduë, & des larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée ;
Et nous surprenant tous par ses cris forcénés,
Arrêtez, c'est mon fils que vous assassinés.
C'est mon fils, on vous trompe au choix de la victime.
Le désespoir affreux, qui parle & qui l'anime,
Ses yeux, son front, sa voix, ses sanglots, ses clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ses pleurs,
Tout sembloit annoncer, par ce grand caractére,
Le cri de la nature, & le cœur d'une mére.
Cependant son époux devant nous appellé,
Non moins éperdu qu'elle, & non moins accablé,
Mais sombre & recueilli dans sa douleur funeste,
De nos Roix, a-t'il dit, voilà ce qui nous reste ;
Frapez ; voilà le sang que vous me demandez.
De larmes en parlant ses yeux sont inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel saisie,
Long-tems sans mouvement, sans couleur & sans vie,
Ouvrant enfin les yeux d'horreurs appesantis,
Dès qu'elle a pu parler a réclamé son fils.
Le mensonge n'a point des douleurs si sincéres ;
On ne versa jamais des larmes plus amères.
On doute, on examine, & je reviens confus
Demander à vos pieds vos ordres absolus.

GENGIS.

Quelle est donc cette femme ?

OCTAR.

On dit qu'ele est unie
A l'un de ces Lettrés que respectoit l'Asie,

Qui trop énorgueillis du faste de leurs Loix,
Sur leur vain Tribunal osoient brave cent Rois.
Leur foule est innombrable; ils sont tous dans les chaînes;
Ils connoîtront enfin des Loix plus souveraines.
Zamti c'est-là le nom de cet esclave altier,
Qui veilloit sur l'enfant qu'on doit sacrifier.

GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable;
Tirez la vérité de leur bouche coupable;
Que nos guerriers surtout, à leur poste fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte: on parle de surprise;
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entreprise;
Vers les rives du fleuve on a vû des soldats.
Nous saurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et si l'on veut forcer les enfans de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la Terre.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GENGIS, OSMAN,
Troupe de Guerriers.

GENGIS.

A-T-on de ces captifs éclairci l'imposture?
A-t-on connu leur crime & vengé mon injure?
Ce fantôme de Prince à leur garde commis,
Entre les mains d'Octar est-il enfin remis?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce sombre mystére.
A l'aspect des tourmens ce Mandarin sévére
Persiste en sa réponse avec tranquillité.

Il semble sur son front porter la vérité.
Son épouse en tremblant nous répond par des larmes.
Sa plainte, sa douleur augmente encor ses charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étoient surpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris.
Jamais rien de si beau ne frapa notre vue.
Seigneur, le croiriez-vous? Cette femme éperdue
A vos sacrés genoux demande à se jetter.
Que le vainqueur des Rois daigne enfin m'écouter.
Il pourra d'un enfant protéger l'innocence.
Malgré ses cruautés j'espére en sa clémence;
Puisqu'il est tout-puissant il sera généreux:
Pouroit-il rebuter les pleurs des malheureux?
C'est ainsi qu'elle parle; & j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

GENGIS.

De ce mystére enfin je dois être éclairci.

(*à sa suite.*)

Oui, qu'elle vienne; allez, & qu'on l'amene ici.
Qu'elle ne pense pas en imposer par des plaintes,
Des soupirs affectés, & quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un Conquérant on puisse en imposer.
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser.
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidéles,
Et mon cœur dès long-tems s'est affermi contr'elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra son sort,
Et vouloir me tromper, c'est demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vous pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je! est-il possible! ô destinée?
Ne me trompai-je point? est-ce un songe, un erreur?
C'est Idamé; c'est elle, & mes sens...

SCENE II.

SCENE II.

GENGIS, IDAMÉ, OCTAR, OSMAN, GARDES.

IDAMÉ.

AH! Seigneur,
Tranchez les tristes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y suis attendue;
Mais épargnez mon fils, mon fils est innocent,

GENGIS.

Rassurez-vous; sortez de cet effroi pressant....
Ma surprise, Madame, est égale à la vôtre....
Le destin qui fait tout nous trompa l'un & l'autre.
Les tems sont bien changés: mais si l'ordre des Cieux,
D'un habitant du Nord, méprisable à vos yeux,
A fait un Conquérant, sous qui tremble l'Asie,
Ne craignez rien pour vous; votre Empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux essuïa Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon Trône, au destin,
Le dernier réjetton d'une race ennemie.
Le repos de l'État me demande sa vie.
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt soit livré.
Votre cœur sur un fils doit être rassuré.
Je le prens sous ma garde.

IDAMÉ.

A peine je respire.

GENGIS.

Mais de la vérité, Madame, il faut m'instruire.
Quel indigne artifice ose-t'on m'opposer?
De vous, de votre époux, qui prétend m'imposer?

IDAMÉ.

Ah! des infortunés épargnez la misère.

GENGIS.

Vous sçavez si je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ.

Vous, Seigneur!

GENGIS.

J'en dis trop, & plus que je ne veux.
Ah ! rendez-moi, Seigneur, un enfant malheureux.
Vous me l'avez promis, ſa grace eſt prononcée.

GENGIS.

Sa grace eſt dans vos mains : ma gloire eſt offenſée,
Mes ordres mépriſés, mon pouvoir avili ;
En un mot vous ſçavez juſqu'où je ſuis trahi ;
C'eſt peu de m'enlever le ſang que je demande,
De me déſobéir alors que je commande,
Vous êtes dès long-tems inſtruite à m'outrager ;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux !... ce ſeul nom le rend aſſez coupable,
Quel eſt donc ce mortel pour vous ſi reſpectable,
Qui ſous ſes loix, Madame, a pû vous captiver ?
Quel eſt cet inſolent qui penſe me braver ?
Qu'il vienne.

IDAMÉ.

Mon époux vertueux & fidéle,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit ſon Dieu, ſon Roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS.

Qui ?... lui ?... mais depuis quand formâtez-vous ces
neuds ?

IDAMÉ.

Depuis que loin de nous le ſort qui vous ſeconde
Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS.

J'entend, depuis le jour que je fus outragé ;
Depuis que de vous deux je dus être vengé ;
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCENE III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, (*d'un côté*) IDAMÉ, ZAMTI, (*de l'autre*) Gardes.

GENGIS.

PArle ; as-tu satisfait à ma loi souveraine ?
As-tu mis dans mes mains le fils de l'Empereur ?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir ; c'en est fait ; oui, Seigneur.

GENGIS.

Tu sais si je punis la fraude & l'insolence ;
Tu sais que rien n'échape aux coups de ma vengeance ;
Que si le fils des Rois par toi m'est enlevé,
Malgré ton imposture il sera retrouvé,
Que son trépas certain va suivre ton suplice.

à ses Gardes.

Mais je veux bien le croire. Allez, & qu'on saisisse
L'enfant que cet esclave a remis en vos mains.
Frappez.

ZAMTI.

Malheureux père !

IDAMÉ.

Arrêtez, inhumains.
Ah, Seigneur ! est-ce ainsi que la pitié vous presse ?
Est-ce ainsi qu'un vainqueur fait tenir sa promesse ?

GENGIS.

Est-ce ainsi quon m'abuse, & qu'on croit me jouer ?
C'en est trop ; écoutez, il faut tout m'avouer.
Sur cet enfant, Madame, expliquez-vous sur l'heure,
Instruisez-moi de tout ; répondez, ou qu'il meure.

IDAMÉ.

Eh bien, mon fils l'emporte ; & si dans mon malheur,
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Est encore à vos yeux une offense nouvelle ;
S'il faut toujours du sang à votre ame cruelle,
Frapez ce triste cœur qui céde à son effroi,

Et sauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur, il est trop vrai que notre auguste Maître,
Qui sans vos seuls exploits n'eût point cessé de l'être,
A remis à mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt respectable à tout autre qu'à vous.
Seigneur, assez d'horreurs suivoient votre victoire,
Assez de cruautés ternissoient tant de gloire.
Dans des fleuves de sang, tant d'innocens plongés,
L'Empereur & sa femme, & cinq fils égorgés,
Le fer de tous cotés dévastant cet Empire,
Tous ces champs de carnage auroient dû vous suffire:
Un Barbare en ces lieux est venu demander,
Ce dépôt précieux, que j'aurois dû garder;
Ce fils de tant de Rois, notre unique espérance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux, inflexible en sa fidélité,
N'a vu que son devoir, & n'a point hésité.
Il a livré son fils. La Nature outragée,
Vainement déchiroit son ame partagée;
Il imposoit silence à ses cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce sacrifice affreux.
Je devois respecter sa fermeté sevére.
Je devois l'imiter; mais enfin, je suis mére,
Mon ame est au dessous d'un si cruel effort.
Je n'ai pû de mon fils consentir à la mort.
Hélas! au désespoir que j'ai trop fait paroître,
Une mére aisement pouvoit se reconnoître.
Voyez de cet enfant le pére confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.
L'un n'attend son salut que de son innocence,
Et l'autre est respectable alors qu'il vous offense.
Ne punissez que moi, qui trahis à la fois,
Et l'époux que j'admire, & le sang de mes Rois.
Digne époux, digne objet de toute ma tendresse,
La pitié maternelle est ma seule foiblesse;
Mon sort suivra le tien, je meurs si tu péris.
Pardonne-moi du moins d'avoir sauvé ton fils.

ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné; je n'ai plus à me plaindre,
Pour le sang de mon Roi je n'ai plus rien à craindre;
Ses jours sont assurés.

GENGIS.

Traitre, ils ne le font pas:
Va réparer ton crime, ou subir ton trépas.

ZAMTI.

Le Crime eſt d'obéir à des ordres injuſtes.
La ſouveraine voix de mes Maîtres auguſtes
Du ſein de leurs tombeaux parle plus haut que toi.
Tu fus notre vainqueur & tu n'es pas mon Roi.
Si j'étois ton ſujet, je te ſerois fidéle.
Arrache-moi la vie, & reſpecte mon zéle.
Je t'ai livré mon fils, j'ai pû te l'immoler:
Penſes-tu que pour moi je puſſe encor trembler?

GENGIS.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ.

Ah! daignez...

GENGIS.

Qu'on l'entraîne.

IDAMÉ.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Eh! quoi donc la pitié, Seigneur, en vos climats
Eſt-elle un ſentiment qu'on ne connoiſſe pas?
Quoi! votre ame jamais ne peut être amollie!

GENGIS.

Allez, ſuivez l'époux à qui le ſort vous lie.
Eſt-ce à vous de prétendre encore à me toucher?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher?

IDAMÉ

Ah! je l'avois prévû; je n'ai plus d'eſpérance.

GENGIS.

Allez, dis-je, Idamé, ſi jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvoit encore entrer
Vous ſentez quels affronts il faudroit réparer.

SCENE IV.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'Où vient que je gémis? d'où vient que je balance?
Quel Dieu parloit en elle & prenoit sa défense?
Est-il dans les vertus, est-il dans la beauté
Un pouvoir au-dessus de mon autorité?
Ah! demeurez, Octar, je me crains, je m'ignore:
Il me faut un ami; je n'en eus point encore;
Mon cœur en a besoin.

OCTAR.

Puisqu'il faut vous parler,
S'il est des ennemis qu'on vous doive immoler!
Si vous voulez couper d'une race odieuse,
Dans ses derniers rameaux, la tige dangereuse,
Précipitez sa perte; il faut que la rigueur,
Trop nécessaire appui du Trône d'un vainqueur,
Frape sans intervalle un coup sûr & rapide.
C'est un torrent qui passe en son cours homicide.
Le tems raméne l'ordre & la tranquilité;
Le peuple se façonne à la docilité:
De ses premiers malheurs l'image est affoiblie;
Bientôt il les pardonne, & même il les oublie.
Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang,
Qu'on ferme avec lenteur & qu'on r'ouvre le flanc,
Que les jours renaissans ramènent le carnage,
Le désespoir tient lieu de force & de courage,
Et fait d'un peuple foible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étoient plus soumis.

GENGIS.

Quoi! c'est cette Idamé! quoi! c'est là cette esclave!
Quoi! l'hymen l'a soumise au mortel qui me brave!

OCTAR.

Je conçois que pour elle il n'est point de pitié;
Vous ne lui devez plus que votre inimitié.
Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle,
Fut d'un feu passager la légère étincelle.

Ses imprudens refus, la colère, & le tems,
En ont éteint dans vous les restes languissans.
Elle n'est à vos yeux qu'une femme coupable;
D'un criminel obscur épouse méprisable.

GENGIS.

Il en sera puni; je le dois, je le veux:
Ce n'est pas avec lui que je suis généreux.
Moi, laisser respirer un vaincu que j'abhorre!
Un esclave! un rival!

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore?
Vous êtes tout-puissant, & n'êtes point vengé!

GENGIS.

Juste Ciel! à ce point mon cœur seroit changé!
C'est ici que ce cœur connoîtroit les allarmes,
Vaincu par la beauté, désarmé par les larmes,
Dévorant mon dépit, & mes soupirs honteux!
Moi rival d'un esclave, & d'un esclave heureux!
Je souffre qu'il respire, & cependant on l'aime;
Je respecte Idamé jusqu'en son époux même:
Je crains de la blesser en enfonçant mes coups
Dans le cœur détesté de cet indigne époux.
Est-il bien vrai que j'aime? Est-ce moi qui soupire?
Qu'est-ce donc que l'amour? A-t'il donc tant d'empire?

OCTAR.

Je n'appris qu'à combattre, à marcher sous vos loix
Mes chars & mes coursiers, mes fléches, mon carquois,
Voilà mes passions, & ma seule science.
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence.
Je connois seulement la victoire & nos mœurs;
Les captives toujours ont suivi leurs vainqueurs.
Cette délicatesse importune, étrangére,
Dément votre fortune, & votre caractére.
Et qu'importe pour vous qu'une esclave de plus
Attende en gémissant vos ordres absolus?

GENGIS.

Qui connoît mieux que moi jusqu'où va ma puissance!
Je puis, je le sçai trop, user de violence.
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,

De ne voir en des yeux dont on sent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,
Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur!
Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares,
Ont des jours plus sereins, des amours moins barbares.
Enfin, il faut tout dire; Idamé prit sur moi
Un secret ascendant, qui m'imposoit la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en souvienne;
J'en étois indigné; son ame eut sur la mienne,
Et sur mon caractére, & sur ma volonté,
Un empire plus sûr & plus illimité,
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire
Sur cent Rois détrônés, accablés de ma gloire.
Voilà ce qui tantôt excitoit mon dépit.
Je la veux pour jamais chasser de mon esprit;
Je me rends tout entier à ma grandeur suprême,
Je l'oublie, elle arrive, elle triomphe, & j'aime.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

EH bien, que résoud-elle? Et que m'apprenez-vous?

OSMAN.

Elle est prête à périr auprès de son époux,
Plûtôt que découvrir l'azile impénétrable
Où leurs soins ont caché cet enfant misérable.
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ses bras.
Il soutient sa constance, il l'exhorte au supplice.
Ils demandent tous deux que la mort les unisse.
Tout un peuple autour d'eux, pleure & frémit d'effroi.

GENGIS.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi?
Ah! rassurez son ame, & faites lui connoître

Que ses jours sont sacrés, qu'ils sont chers à son Maître.
C'en est assez : volez.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

ET quel est votre espoir ?

GENGIS.

De lui parler encor, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir : tu vois ma foiblesse nouvelle.
Emporté, malgré moi par de contraires vœux,
Je frémis, & j'ignore encor ce que je veux.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIÉRE.

GENGIS, *Troupe de Guerriers Tartares.*

AInsi la liberté, le repos & la paix,
Ce but de mes travaux me fuira pour jamais?
Je ne puis être à moi ! D'aujourd'hui je commence
A sentir tout le poids de ma triste puissance.
Je cherchois Idamé ; je ne vois près de moi
Que ces Chefs importuns qui fatiguent leur Roi.
(*A sa suite*)

Allez ; au pied des murs hâtez-vous de vous rendre :
L'insolent Coréen ne pourra nous surprendre.
Ils ont proclamé Roi cet enfant malheureux ;
Et, sa tête à la main, je marcherai contr'eux.
Pour la derniere fois que Zamti m'obéisse ;
J'ai trop de cet enfant différé le supplice.

(*Il reste seul.*)

Allez. Ces soins cruels à mon sort attachés,
Génent trop mes esprits, d'un autre soin touchés.
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire ;
Que tout pése à mon cœur en secret tourmenté !
Ah ! je fus plus heureux dans mon obscurité.

SCENE II.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

EH bien, avez-vous vû ce Mandarin farouche ?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut, nul respect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il falloit immoler.
D'un œil d'indifférence il a vû le supplice ;
Il répéte les noms de devoir, de justice ;
Il brave la victoire : on diroit que sa voix
Du haut d'un Tribunal nous dicte ici des loix.
Confondez avec lui son épouse rebelle.
Ne vous abaissez point à soupirer pour elle ;
Et détournez les yeux de ce couple proscrit,
Qui vous ose braver quand la Terre obéit.

GENGIS.

Non, je ne reviens point encor de ma surprise.
Quels sont donc ces humains que mon bonheur maîtrise ?
Quels sont ces sentimens, qu'au fond de nos climats
Nous ignorons encore, & ne soupçonnions pas ?
A son Roi, qui n'est plus, immolant la nature,
L'un voit pér ir son fils sans craindre & sans murmure ;

L'autre pour son époux est prête à s'immoler :
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je ? si j'arrête une vûe attentive
Sur cette Nation désolée & captive,
Malgré moi je l'admire en lui donnant des fers.
Je vois que ses travaux ont instruit l'Univers ;
Je vois un peuple antique, industrieux, immense ;
Ses Rois sur la sagesse ont fondé leur puissance ?
De leurs voisins soumis heureux Législateurs,
Gouvernant sans conquête, & régnant par les mœurs.
Le Ciel ne nous donna que la force en partage.
Nos Arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.
Ah ! de quoi m'ont servi tant de succès divers ?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'Univers ?
Nous rougissons de sang le char de la victoire :
Peut-être qu'en effet il est une autre gloire.
Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus,
Et vainqueurs, je voudrois égaler les vaincus.

OCTAR.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la foiblesse ?
Quel mérite ont des Arts, enfans de la molesse,
Qui n'ont pu les sauver des fers & de la mort ?
Le foible est destiné pour servir le plus fort.
Tout céde sur la Terre aux travaux, au courage :
Mais c'est vous qui cédez, qui souffrez un outrage,
Vous qui tendez les mains malgré votre couroux,
A je ne sai quels fers inconnus parmis nous ;
Vous qui vous exposez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux passés
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés ?
Leur grand cœur s'en indigne, & leurs fronts en rougissent :
Leurs clameurs jusqu'à vous par ma voix retentissent :
Je vous parle en leur nom, comme au nom de l'Etat.
Excusez un Tartare, exusez un soldat
Blanchi sous le harnois & dans votre service,
Qui ne peut suporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez...

GENGIS.

Obéis.

De ton zéle ne hardi réprime la rudeſſe.
Je veux que mes Sujets reſpectent ma foibleſſe.

SCENE III.

GENGIS *ſeul.*

A Mon ſort à la fin je ne puis réſiſter :
Le Ciel me la deſtine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur ſuprême?
J'ai fait des malheureux, & je le ſuis moi-même ;
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur ſang,
Un ſeul a-t'il jamais, arrêtant ma penſée,
Diſſipé les chagrins de mon ame oppreſſée ?
Tant d'Etats ſubjugués ont-ils rempli mon cœur?
Ce cœur laſſé de tout demandoit une erreur
Qui pût de mes ennuis chaſſer la nuit profonde
Et qui me conſolât ſur le Trône du monde.
Par ſes triſtes conſeils Octar m'a révolté.
Je ne vois près de moi qu'un tas enſanglanté
De monſtres affamés, & de guerriers ſauvages
Diſciplinés au meurtre, & formés aux ravages.
Ils ſont nés pour la guerre, & non pas pour la Cour :
Je les prends en horreur, en connoiſſant l'amour.
Qu'ils combattent ſous moi, qu'ils meurent à ma ſuite,
Mais qu'ils n'oſent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point.... C'eſt elle, je la voi.

SCENE IV.

GENGIS IDAMÉ.

IDAMÉ.

Quoi ! vous voulez jouir encor de mon effroi ?
Ah ! Seigneur, épargnez une femme, une mere.
Ne rougiſſez-vous pas d'accabler ma miſère ?

GENGIS.

Ceſſez à vos frayeurs de vous abandonner.
Votre époux peut ſe rendre ; on peut lui pardonner.
J'ai déja ſuſpendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous ſeule a connu la clémence
Peut-être ce n'eſt pas ſans un ordre des Cieux,
Que mes proſpérités m'ont conduit à vos yeux.
Peut-être le deſtin voulut vous faire naître
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un Maître,
Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon ſort en naiſſant m'a jetté.
Vous m'entendez je regne, & vous pourriez reprendre
Un pouvoir que ſur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce, en un mot, par mes loix eſt permis ;
Et le vainqueur du monde à vous ſeule eſt ſoumis.
S'il vous fut odieux, le Trône a quelques charmes,
Et le bandeau des Roix peut eſſuyer des larmes.
L'intérêt de l'Etat & de vos Citoyens
Vous preſſe autant que moi de former ces liens.
Leurs plaintes par vous ſeule à mon Trône portées,
Empruntant votre voix, ſeront plus reſpectées ;
Médiatrice heureuſe, entre un peuple & ſon Roi,
Je regnerai ſur lui, vous regnerez ſur moi.
Ce langage, ſans doute, a de quoi vous ſurprendre.
Sur les débris fumans des Trônes mis en cendre,
Le deſtructeur des Rois dans la poudre oubliés,
Sembloit n'être plus fait pour ſe voir à vos piés.
Mais ſachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée ;
Par un rival indigne elle fut uſurpée ;
Vous la devez, Madame, au vainqueur des humains.
Témugin vient à vous vingt ſceptres dans les mains.
Vous baiſſez vos regards, & je ne puis comprendre,
Dans vos yeux interdits, ce que j'en dois attendre.
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté ;
Peſez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAMÉ.

A tant de changemens tour à tour condamnée,
Je ne le céle point, vous m'avez étonnée.
Je vais, ſi je le peux, reprendre mes eſprits ;
Et quand je répondrai vous ſerez plus ſurpris.

Il vous souvient du tems, & de la vie obscure,
Où le ciel enfermoit votre grandeur future.
L'effroi des Nations n'étoit que Témugin ;
L'Univers n'étoit pas, Seigneur, en votre main,
Elle étoit pure alors, & me fut présentée.
Aprenez qu'en ce tems je l'aurois acceptée.

GENGIS.

Ciel! que m'avez-vous dit? ô Ciel! vous m'aimeriez?
Vous?

IDAMÉ.

J'ai dit que ces vœux que vous me présentiez,
N'auroient point révolté mon ame assujettie,
Si les sages mortels, à qui j'ai dû la vie,
N'avoient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parens sur nous vous savez le pouvoir;
Du Dieu que nous servons ils sont la vive image;
Nous leur obéissons en tout tems, en tout âge.
Cet Empire détruit, qui dut être immortel,
Seigneur, étoit fondé sur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,
Le respect des sermens; & s'il faut qu'il périsse,
Si le sort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'esprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos destins son changés, mais le mien ne peut l'être.

GENGIS.

Quoi! vous m'auriez aimé!

IDAMÉ.

C'est à vous de connoître
Que ce seroit encor une raison de plus,
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen est un nœud formé par le Ciel même;
Mon époux m'est sacré; je dirai plus, je l'aime.
Je le préfère à vous, au Trône, à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu, mais respectez nos mœurs.
Ne pensez pas non plus que je mette ma gloire
A remporter sur vous cette illustre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité

De ces justes refus qui ne m'ont point couté.
Je remplis mon devoir, & je me rens justice;
Je ne fais point valoir un pareil sacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me proposez,
Détachez-vous d'un cœur qui les a méprisés;
Et puisqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce foible triomphe il sera moins flatté,
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité

GENGIS.

Il sait mes sentimens; Madame, il faut les suivre;
Il s'y conformera, s'il aime encor à vivre.

IDAMÉ.

Il en est incapable; & si dans les tourmens
La douleur égaroit ses nobles sentimens;
Si son ame vaincue avoit quelque molesse,
Mon devoir & ma foi soutiendroient sa foiblesse;
De son cœur chanchelant je deviendrois l'appui,
En attestant des nœuds dèshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô Dieux! est-il croyable!
Quoi! lors qu'envers vous-même il s'est rendu coupable,
Lorsque sa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, la conduit à la mort?

IDAMÉ.

Il eut une vertu, Seigneur, que je révére;
Il pensoit en Héros, je n'agissois qu'en mére;
Et si j'étois injuste assez pour le hair,
Je me respecte assez pour ne le point trahir.

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous; mais aussi tout m'outrage;
J'adore avec dépit cet excés de courage.
Je vous aime encor plus quand vous me résistez.
Vous subjuguez mon cœur, & vous le révoltez.
Redoutez-moi; sachez que malgré ma foiblesse,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.

IDAMÉ.

Je sai qu'ici tout tremble ou périt sous vos coups:
Les loix vivent encore, & l'emporte sur vous.

GENGIS.

Les loix! il n'en eſt plus : quelle erreur obſtinée
Oſe les alléguer contre ma deſtinée ?
Il n'eſt ici de loix que celles de mon cœur,
Celles d'un Souverain, d'un Scythe, d'un Vainqueur.
Les loix que vous ſuivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorſque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos ſentimens, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
Car je le crois auſſi malgré vos cruautés,)
Quand tout nous uniſſoit, vos loix, que je déteſte,
Ordonnérent ma honte, & votre hymen funeſte.
Je les anéantis; je parle, c'eſt aſſez,
Imitez l'Univers, Madame, obéiſſez.
Vos mœurs que vous vantez, vos uſages auſtéres,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me ſont contraires.
Mes ordres ſont donnés; & votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre Empereur & vous:
Leurs jours me répondront de votre obéiſſance.
Penſez-y; vous ſavez juſqu'où va ma vengeance;
Et ſongez à quel prix vous pouvez déſarmer
Un Maître qui vous aime, & qui rougit d'aimer.

SCENE V.

IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

IL me faut donc choiſir leur perte ou l'infamie.
O pur ſang de mes Rois, ô moitié de ma vie!
Cher époux! dans mes mains quand je tiens votre ſort,
Ma voix ſans balancer vous condamne à la mort.

ASSÉLI.

Ah! reprenez plutôt cet empire ſuprême
Qu'aux beautés, aux vertus attache le Ciel même;
Ce pouvoir qui ſoumit ce Scythe furieux
Aux loix de la raiſon qu'il liſoit dans vos yeux.
Un ſeul mot quelquefois déſarme la colére.
Que ne pouvez-vous point, puiſque vous ſçavez plaire?

IDAME

IDAMÉ.

Dans l'état où je suis, c'est un malheur de plus.

ASSÉLI.

Vous seul adouciriez le destin des vaincus.
Dans nos calamités, le Ciel, qui vous seconde,
Veut vous oposer seule à ce Tyran du monde.
Vous avez vû tantôt son courage irrité
Se dépouiller pour vous de sa férocité.
Il auroit dû cent fois, il devroit même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre.
Zamti pourtant respire après l'avoir bravé;
A son épouse encore il n'est point enlevé;
On vous respecte en lui; ce vainqueur sanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire;
Enfin souvenez-vous que dans ces même lieux
Il sentit le premier le pouvoir de vos yeux;
Son amour autrefois fut pur & légitime.

IDAME'.

Arrête; il ne l'est plus; y penser est un crime.

SCENE VI.

ZAMTI, IDAME', ASSE'LI.

IDAME'.

AH! dans ton infortune, & dans mon désespoir,
Suis-je encor ton épouse, & peux-tu me revoir?

ZAMTI.

On le veut: du Tyran tel est l'ordre funeste;
Je dois à ses fureurs ce moment qui me reste.

IDAME'.

On t'a dis à quel prix ce Tyran daigne enfin
Sauver tes tristes jours & ceux de l'Orphelin?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune.
Un citoyen n'est rien dans la perte commune:
Il se doit oublier. Idamé, souviens-toi
Que mon devoir unique est de sauver mon Roi;

Nous lui devions nos jours, nos ſervices, notre être,
Tout juſqu'au ſang d'un fils qui nâquit pour ſont Maître;
Mais l'honneur eſt un bien que nous ne devons pas.
Cependant l'Orphelin n'attend que le trépas ;
Mes ſoins l'ont enfermé dans ces aziles ſombres,
Où des Rois ſes ayeux on révére les ombres ;
La mort, ſi nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le Prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zéle.
Azir de ſon ſalut, ce miniſtre fidéle,
Azir, ainſi que moi, ſe voit chargé de fers.
Toi ſeule à l'Orphelin reſtes dans l'univers.
C'eſt à toi maintenant de conſerver ſa vie,
Et ton fils, & ta gloire à mon honneur unie.
Rempliſſons de nos Rois les ordres abſolus.
Je leur donnai mon fils; je leur donne encor plus;
Libre par mon trépas, va fléchir un Tartare.
Paſſe ſur mon tombeau dans les bras du Barbare.
Je commence à ſentir la mort avec horreur,
Quand ma mort t'abandonne à cet Uſurpateur.
Mais mon Roi le demande; il le faut, & j'expie
Par mon juſte trépas ce ſacrifice impie.
Epouſe le Tyran ſous cet auſpice affreux;
Tu ſerviras de mére à ton Roi malheureux.
Régne, que ton Roi vive, & que ton époux meure.
Régne, dis-je, à ce prix: oui, je le veux....

IDAMÉ.

Demeure.

Me connois-tu? veux-tu que ce funeſte rang
Soit le prix de ma honte, & le prix de ton ſang?
Penſes-tu que je ſois moins épouſe que mére?
Tu t'abuſes, cruel, & ta vertu ſevére
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature & l'amour
Barbare envers ton fils & plus envers moi-même,
Ne te ſouvient-il plus qui je ſuis, & qui t'aime?
Crois-moi: dans nos malheurs il eſt un ſort plus beau,
Un plus noble chemin pour deſcendre au tombeau,
Soit amour, ſoit mépris, le Tyran qui m'offenſe,
Sur moi, ſur mes deſtins, n'eſt pas en défiance.

Dans ces remparts fumans & de sang abreuvés,
Je suis libre, & mes pas ne sont point observés.
Le Chef des Coréens s'ouvre un secret passage
Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage
A l'œil qui le poursuit fut caché par tes mains.
De ces tombeaux sacrés je sçai tous les chemins;
Je cours y ranimer sa languissante vie,
Le rendre aux défenseurs armés pour la patrie,
Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux
Comme un présent d'un Dieu qui combat avec eux.
Tu mourras, je le sçai; mais tout couverts de gloire
Nous laisserons de nous une illustre mémoire.
Mettons nos noms obscurs au rang des plus grands noms
Et juge si mon cœur a suivi tes leçons.

ZAMTI.

O Dieu qui l'inspirez, que ton bras la soutienne!
Idamé, ta vertu l'emporte sur la mienne.
Toi seule as mérité que les Cieux attendris
Daignent sauver par toi ton Prince & ton païs.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE IIII.

SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSÉLI.

ASSÉLI.

QUoi rien n'a résisté! tout a fui sans retour!
Quoi! je vous vois deux fois sa captive en un jour,
Falloit-il affonter ce Conquérant sauvage?
Sur les foibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers sans vertu!
Que pouviez vous, hélas?

IDAME.

J'ai fait ce que j'ai dû;
J'ai lutté vainement contre ma destinée;
Aux fers de mon Tyran le Ciel m'a ramenée;
C'en est fait.

ASSÉLI.

Ainsi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ses mains, & meurt presque en naissant:
Votre époux avec lui termine sa carriére.

IDAMÉ.

L'un & l'autre bientôt voit son heure derniére.
Si l'arrêt de la mort n'est point porté contr'eux,
C'est pour leur préparer des tourmens plus affreux.
Mon fils, ce fils si cher, va les suivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paroître,
Tout fumant de carnage, il m'a fait appeller,
Pour jouir de mon trouble & pour mieux m'accabler.
Ses regards inspiroient l'horreur & l'épouvante.
Vingt fois il a levé sa main toute sanglante
Sur les fils de mes Rois, sur mon fils malheureux.
Je me suis en tremblant jettée au-devant d'eux.
Toute en pleurs à ses pieds je me suis prosternée;
Mais lui me repoussant d'une main forcénée,
La menace à la bouche, & détournant les yeux,
Il est sorti pensif, & rentre furieux;
Et s'adressant aux siens d'une voix oppressée,
Il leur crioit vengeance, & changeoit de pensée,
Tandis qu'autour de lui ses barbares soldats
Sembloient lui demander l'ordre de mon trépas.

ASSÉLI.

Pensez-vous qu'il donnât un ordre si funeste?
Il laisse vivre encor votre époux qu'il déteste;
L'Orphelin aux bourreaux n'est point abandonné,
Daignez demander grace, & tout est pardonné.

IDAMÉ.

Non, ce féroce amour est tourné tout en rage.
Ah! si tu l'avois vû redoubler mon outrage:
M'assurer de sa haine, insulter à mes pleurs!

ASSE'LI.

Et vous doutez encor d'aſſervir ſes fureurs ?
Ce lion ſubjugué, qui rougit dans ſa chaîne,
S'il ne vous aimoit pas, parleroit moins de haine.

IDAME'.

Qu'il m'aime ou me haïſſe, il eſt tems d'achever
Des jours que ſans horreur je ne puis conſerver.

ASSE'LI.

Ah ! que réſolvez-vous ?

IDAME'.

Quand le Ciel en colére
De ceux qu'il perſécute a comblé la miſére,
Il les ſoutien ſouvent dans le ſein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je ſuis parvenue,
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains,
Je dépendrai de moi, mon ſort eſt dans mes mains.

ASSE'LI.

Mais ce fils, cet objet de crainte & de tendreſſe,
L'abandonnerez-vous ?

IDAME'.

Tu me rends ma foibleſſe,
Tu me perces le cœur. Ah ! ſacrifice affreux !
Que n'avois-je point fait pour ce fils malheureux !
Mais Gengis, après tout, dans ſa grandeur altiére !
Environné de Rois couchés dans la pouſſiére,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré ;
Ou peut-être il verra d'un regard moins ſévére
Cet enfant innocent dont il aima la mere.
A cet eſpoir au moins mon triſte cœur ſe rend :
C'eſt une illuſion que j'embraſſe en mourant.
Haïra-t-il ma cendre, après m'avoir aimée ?
Dans la nuit de la tombe en ſerai-je opprimée ?
Pourſuivra-t-il mon fils ?

SCENE II.

IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR.

OCTAR.

Idamé, demeurez :
Attendez l'Empereur en ces lieux retirés.
(*A sa suite.*)
Veillez sur ces enfants ; & vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre & ne sorte.
(*A Asséli.*)
Eloignez-vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encor me voir !
J'obéis, il le faut, je cède à son pouvoir.

SCENE III.

IDAMÉ *seule.*

Dieu des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrémités soutenez mon courage.
Versez du haut des Cieux, dans ce cœur consterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCENE IV.

GENGIS-KAN, IDAMÉ.

GENGIS.

Non, je n'ai point assez déployé ma colére,
Assez humilié votre orgueil téméraire,
Assez fait de reproche aux infidélités,
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime,

Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime
Vous que j'avois aimée, & que je dus haïr ;
Vous qui me trahissiez & que je dois punir.

IDAMÉ.

Ne punissez que moi ; c'est la grace derniére
Que j'ose demander à la main meurtriére
Dont j'espérois en vain fléchir la cruauté.
Eteignez dans mon sang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à son devoir fidelle ;
Finissez ses tourmens.

GENGIS.

Je ne le puis, cruelle :
Les miens sont plus affreux : je les veux terminer.
Je viens pour vous punir ; je puis tout pardonner.
Moi pardonner ?... à vous !... non, craignez ma vengeance.
Je tiens le fils des Rois, le votre en ma puissance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas ;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas.
Il me trahit, me brave, il ose être rébelle.
Mille morts punissoient sa fraude criminelle.
Vous retenez mon bras, & j'en suis indigné.
Oui, jusqu'à ce moment le traitre est épargné.
Mais je ne prétens plus supplier ma captive.
Il le faut oublier, si vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuse à présent votre cœur obstiné :
Il n'est plus votre époux puisqu'il est condamné.
Il a péri pour vous ; votre chaîne odieuse
Va se rompre à jamais par une mort honteuse.
C'est vous qui m'y forcez, & je ne conçois pas
Le scrupule insensé qui le livre au trépas.
Tout couvert de son sang, je devois sur sa cendre,
A mes vœux absolus vous forcer de vous rendre.
Mais sçachez qu'un Barbare, un Scythe un destructeur,
A quelques sentimens dignes de votre cœur.
Le destin, croyez-moi, nous devoit l'un à l'autre,
Et mon ame a l'orgueil de regner sur la vôtre.
Abjurez votre hymen ; & dans la même tems
Je place votre fils au rang de mes enfans.
Vous tenez dans vos mains plus d'une destinée ;

Du rejetton des Rois l'enfance condamnée ;
Votre époux qu'à la mort un mot peut arracher ;
Les honneurs les plus hauts tout prêts à les chercher ;
Le destin de son fils, le votre, le mien même :
Tout dépendra de vous, puisqu'enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor, mais ne présumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas.
Gardez-vous d'insulter à l'excés de foiblesse,
Que déja mon courroux reproche à ma tendresse :
C'est un danger pour vous que l'aveu que je fais.
Tremblez de mon amour ; tremblez de mes bienfaits.
Mon ame à la vengeance est trop accoûtumée ;
Et je vous punirois de vous avoir aimée.
Pardonnez : je menace encor en soupirant.
Achevez d'adoucir ce courroux qui se rend.
Vous serez d'un seul mot le sort de cet Empire :
Mais ce mot important, Madame, il faut le dire.
Prononcez sans tarder, sans feinte, sans détour ;
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAMÉ.

L'une & l'autre aujourd'hui seroit trop condamnable
Votre haine est injuste, & votre amour coupable.
Cet amour est indigne & de vous & de moi,
Vous me devez justice ; & si vous êtes Roi,
Je la veux, je l'attens pour moi contre vous-même
Je suis loin de braver votre grandeur suprême
Je la rappelle en vous lorsque vous l'oubliez,
Et vous-même en secret vous me justifiez.

GENGIS.

Eh bien, vous le voulez ; vous choisissez ma haine,
Vous l'aurez ; & déja je la retient à peine.
Je ne vous connois plus ; & mon juste courroux
Me rend la cruauté que j'oubliois pour vous.
Votre époux, votre Prince, & votre fils, cruelle,
Vont payer de leur sang votre fierté rébelle.
Ce mot que je voulois les a tous condamnés.
C'en est fait, & c'est vous qui les assassinez.

IDAMÉ.

Barbare !

GENGIS.

Je le suis ; j'allois cesser de l'être.
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un Maître;
Un ennemi sanglant, féroce, sans pitié,
Dont la haine est égale à votre inimitié.

IDAMÉ.

Eh bien, je tombe aux pieds de ce Maître sévére.
Le Ciel l'a fait mon Roi; Seigneur, je le revére;
Je demande à genoux une grace de lui.

GENGIS.

Inhumaine, est-ce à vous d'en attendre aujourd'hui?
Levez-vous : je suis prêt encore à vous entendre.
Pourrai-je me flatter d'un sentiment plus tendre?
Que voulez-vous? Parlez.

IDAME'.

Seigneur, qu'il soit permis
Qu'en secret mon époux près de moi soit admis,
Que je lui parle.

GENGIS.

Vous!

IDAME'.

Ecoutez ma priere.
Cet entretien sera ma ressource derniére.
Vous jugerez après si j'ai dû résister.

GENGIS.

Non, ce n'étoit pas lui qu'il falloit consulter;
Mais je veux bien encor souffrir cette entrevue,
Je crois qu'à la raison son ame enfin rendue,
N'osera plus prétendre á cet honneur fatal
De me désobéir, & d'être mon rival.
Il m'enleva son Prince, il vous a possédée.
Que de crimes! Sa grace est encore accordée.
Qu'il la tienne de vous : qu'il vous doive son sort?
Présentez à ses yeux le divorce ou la mort.
Oui, j'y consens. Octar, veillez à cette porte.
Vous, suivez-moi. Quel soin m'abaisse & me transporte!
Faut-il encore aimer? est-ce là mon destin?

(*il sort.*)

IDAME' *seule.*

Je renais, & je sens s'affermir dans mon sein,
Cette intrépidité dont je doutois encore.

SCENE V.

ZAMTI, IDAME'.

IDAME'.

O Toi, qui me tiens lieu de ce ciel que j'implore,
Mortel plus reſpectable & plus grand à mes yeux
Que tout ces conquérans dont l'homme a fait des Dieux:
L'horreur de nos deſtins ne t'eſt que trop connue;
La meſure eſt comblée, & notre heure eſt venue.

ZAMTI.

Je le ſçai.

IDAME'.

C'eſt envain que tu voulus deux fois
Sauver le rejetton de nos malheureux Rois.

ZAMTI.

Il n'y faut plus penſer, l'eſpérance eſt perdue.
De tes devoirs ſacrés tu remplis l'étendue.
Je mourrai conſolé.

IDAME'.

Que deviendra mon fils?
Pardonne encor ce mot à mes ſens attendris:
Pardonne à ces ſoupirs; ne vois que mon courage.

ZAMTI.

Nos Rois ſont au tombeau, tout eſt dans l'eſclavage.
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés
Qu'à reſpirer encor le Ciel a condamnés.

IDAME'.

La mort la plus honteuſe eſt ce qu'on te prépare.

ZAMTI.

Sans doute: & j'attendois les ordres du Barbare.
Ils ont tardé longtems.

IDAME'.

Eh bien, écoute-moi.
Ne ſaurons-nous mourir que par l'ordre d'un Roi!
Les taureaux aux Autels tombent en Sacrifice;
Les criminels tremblans ſont traînés au ſupplice;
Les mortels généreux diſpoſent de leur ſort.
Pourquoi des mains d'un Maître attendre ici la mort?

L'homme étoit-il donc né pour tant de dépendance?
De nos voisins altiers imitons la constance.
De la Nature humaine ils soutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, & meurent à leur choix.
Un affront leur suffit pour sortir de la vie,
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japonnois n'attend pas qu'au cercueil
Un Despote insolent le plonge d'un coup d'œil.
Nous avons enseigné ces braves Insulaires:
Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires;
Sachons mourir comm'eux.

ZAMTI.

Je t'approuve; & je crois
Que le malheur extrême est au-dessus des Loix.
J'avois déja conçu les desseins magnanimes;
Mais seuls & désarmés, esclaves & victimes,
Courbés sous nos tyrans nous attendons leurs coups.

IDAMÉ. (*en tirant un poignard.*)
Tiens, sois libre avec moi; frape & délivre-nous...

ZAMTI.

Ciel!

IDAMÉ.

Déchire ce sein, ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
Ne portât sur moi-même un coup mal assuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré;
Immole avec courage un épouse fidéle;
Tout couvert de mon sang, tombe & meurs auprès d'elle.
Qu'à mes derniers momens j'embrasse mon époux;
Que le Tyran le voye, & qu'il en soit jaloux.

ZAMTI.

Grace au Ciel jusqu'au bout ta vertu persévére
Voilà de ton amour la marque la plus chére.
Digne épouse, reçois mes éternels adieux;
Donne ce glaive, donne, & détourne les yeux.

IDAMÉ. (*en lui donnant le poignard.*)
Tiens, commence par moi, tu le dois, tu balances!

ZAMTI.

Je ne puis.

IDAMÉ.

Je le veux.

ZAMTI.

Je frémis.

IDAMÉ.

Tu m'offenses.

Frape, & tourne sur toi tes bras ensanglantés.

ZAMTI.

Eh bien, imite moi.

IDAME' (*lui saisissant le bras.*)

Frape, dis-je...

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI.

GARDES.

GENGIS *accompagné de ses Gardes, & désarmant Zamti.*

ARrêtez.

Arrêtez, malheureux ! O Ciel ! qu'alliez-vous faire ?

IDAME.

Nous délivrer de toi, finir notre misére

A tant d'atrocités dérober notre sort.

ZAMTI.

Veux-tu nous envier jusques à notre mort ;

GENGIS.

Tu m'outrages, Zamti, tu l'emporte encore

Dans un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore.

Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,

Veut mourir de ta main plûtôt que d'être à moi.

Vous apprendrez tous deux à souffrir mon empire,

Peut-être à faire plus.

IDAME'.

Que prétens-tu nous dire ?

ZAMTI.

Quel est-ce nouveau trait de l'inhumanité ?

IDAMÉ.

D'où vient que notre arrêt n'est pas encor porté?

GENGIS.

Il va l'être, Madame, & vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez justice, & je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vû.
Tous deux je vous admire, & vous m'avez vaicu.
Je rougis sur le Trône où ma mis la victoire
D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire.
Envain par mes exploits j'ai sçû me signaler:
Vous m'avez avili; je veux vous égaler.
J'ignorois qu'un mortel pût se dompter lui-même.
Je l'aprends; je vous dois cette gloire suprême.
Jouissez de l'honneur d'avoir pû me charger.
Je viens vous réunir, je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie
De l'enfant de vos Rois, que ma main vous confie.
Par le droit des combats j'en pouvois disposer:
Je vous remets ce droit dont j'allois abuser.
Croyez qu'à cet enfant heureux dans sa misére,
Ainsi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de pere.
Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.
Je fus un Conquérant, vous m'avez fait un Roi.

(*à Zamti.*)

Soyez ici des Loix l'interprête suprême;
Rendez leur ministère aussi saint que vous-même;
Enseignez la raison, la justice & les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs;
Que la sagesse regne & préside au courage.
Triomphez de la force, elle vous doit hommage.
J'en donnerai l'exemple, & votre Souverain
Se soumet à vos loix les armes à la main.

IDAMÉ.

Ciel! que viens-je d'entendre? Hélas? puis-je vous croire?

ZAMTI.

Etes-vous digne enfin, Seigneur, de votre gloire?
Ah! vous fairez aimer votre joug aux vaincus.

IDAME.

Qui put vous inſpirer ce deſſein ?

GENGIS.

Vos vertus.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

